

# Un Héritage dans les Airs

## ROMAN D'AVENTURES

Celles-ci, du reste, se trouvèrent bientôt considérablement facilitées par le changement de nature du terrain, qui devenait sablonneux en même temps que la végétation perdait beaucoup de sa vigueur. On approchait du golfe de Carpentaria, dont la côte occidentale est constituée, sur presque toute sa longueur, par une immense plage de sable, et les voyageurs ne tardèrent pas à voir, du haut d'une petite éminence, la mer scintiller à l'horizon.

— Dans une heure au plus, nous serons au terme de notre voyage, déclara Julien.

— Et toujours pas le moindre indice ! murmura M. Dalmon d'un ton découragé. Avoir entrepris un tel voyage pour rien.

— Ne désespérons pas encore, répondit l'enseigne, Reynard a fort bien pu attendre, pour atterrir, jusqu'au moment où il a aperçu la mer devant lui.

Cependant les trois quarts de la distance qui séparait encore les voyageurs du rivage furent franchis sans qu'ils eussent découvert rien de nouveau. Julien lui-même, malgré la confiance qu'il affectait de montrer, conservait peu d'espoir et considérait la partie comme perdue, lorsqu'un appel de Flinders fit accourir tout le monde au pied d'un cédrel qui se dressait isolé dans un pli de terrain.

En cet endroit, se voyaient les traces manifestes du passage d'un être humain, d'un homme portant des chaussures à talons ; les empreintes, déjà anciennes et à demi effacées, mais néanmoins très reconnaissables encore, portaient du pied de l'arbre, où elles étaient plus fortement marquées, pour se diriger du côté de la mer.

— Croyez-vous, demanda Julien au détective après avoir examiné le sol, que ces pas soient bien ceux de Reynard ?

— Je ne puis l'affirmer, répondit Flinders, mais il y a bien des probabilités. Les traces de pas commencent au pied du cédrel, et en deça de ce point, on ne voit d'empreinte d'aucune sorte. Il me paraît donc évident que l'homme qui les a laissées est venu ici par la voie des airs. De plus l'homme avait des chaussures, ainsi que vous en pouvez juger vous-même. Ce n'est donc pas un indigène.

— Le *Sirius* aurait donc atterri en cet endroit ? fit M. Dalmon.

— Peut-être ; cependant je n'aperçois aucun indice qui puisse le laisser supposer.

— Reynard serait alors tombé du ballon comme ce malheureux James Well ?

— C'est là, à mon avis, l'explication la plus plausible ; Reynard est tombé du ballon, mais d'une faible hauteur, de sorte que cette chute, amortie du reste par le sable, n'a pas eu pour lui de conséquences graves... Et, poursuivit le détective, j'ajouterai que la chute de notre homme a été sans doute déterminée par la secousse qu'a éprouvée le ballon en venant heurter la cime de cet arbre.

— Ce dernier point, répondit Julien, peut être facilement vérifié.

En disant ces mots, l'enseigne, avec l'agilité d'un marin habitué à grimper dans la mâture d'un navire, monta dans le cédrel, dont en quelques secondes, il eut atteint le sommet.

Là, il constata sur-le-champ que plusieurs branches avaient été brisées, et — détail important — toutes les branches ainsi atteintes se trouvaient situées dans la partie de l'arbre regardant le sud-est, c'est-à-dire le côté de l'horizon d'où avait dû venir *Le Sirius*.

Mais ce qui acheva de dissiper tous les doutes, ce fut un fragment déchiré d'étamine bleue, que Julien

trouva accroché à l'une des branches. Ce morceau d'étoffe provenait certainement du pavillon australien fixé à la nacelle du ballon.

— Votre hypothèse est très probablement exacte, dit Julien à Flinders en descendant de l'arbre : la nacelle du *Sirius* a heurté le cédrel et le choc a surpris Reynard, qui a été précipité à terre ; puis, le ballon, déchargé du poids de son passager, est sans doute remonté dans les airs.

— Et la valise, demanda M. Dalmon, est-elle restée dans la nacelle ? Voilà ce qu'il importerait surtout de savoir.

— Malheureusement, répondit Flinders, nous ne pouvons rien affirmer à ce sujet... Mais suivons les traces de Reynard, nous apprendrons sans doute quelque chose de nouveau.

Tout le monde se rangea à l'avis du détective, pendant que Geneviève, oubliant toute fatigue, grondait :

— On va donc enfin le prendre, le coquin, le bandit, l'assassin ! Je veux être là pour le voir la première. Ah ! il a voulu me tuer... ça va lui faire plaisir de me retrouver bien portante !

Un quart d'heure environ plus tard, la petite troupe arrivait, en suivant la piste, au bord de la mer.

Là, les empreintes de pas se montraient nombreuses et s'entre-croisaient en tout sens sur le sable. Il était évident que Reynard avait séjourné un certain temps en cet endroit de la plage.

Où était-il allé ensuite.

Sans s'arrêter à former sur ce point de vagues conjectures, M. Dalmon et ses compagnons commencèrent aussitôt des recherches le long du rivage. Elles devaient aboutir beaucoup plus tôt qu'ils ne l'espéraient.

A 500 verges environ vers le sud, s'élevait une petite chaîne de dunes, dont les sommets, quoique peu élevés, dominaient toute cette côte plate et presque rectiligne. Guidé par des traces de pas qui paraissaient plus récentes que les autres, les voyageurs, après quelques tâtonnements, se portèrent dans cette direction.

Ils atteignirent rapidement le pied des dunes, entre lesquelles se creusaient, de distance en distance, des sortes de vallons ou plutôt de ravines, où croisaient un peu d'herbe et quelques arbrisseaux.

La piste qu'ils suivaient conduisait précisément vers l'une de ces ravines, dans laquelle ils pénétrèrent.

Aussitôt un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards.

Devant eux, au milieu des broussailles, un homme était étendu sur le sol, et cet homme était Reynard, mais Reynard tellement changé que Julien, le docteur et M. Dalmon lui-même eurent peine à le reconnaître.

Son visage, aux traits contractés, présentait une teinte terreuse et cadavérique ; ses cheveux et sa barbe étaient devenus presque entièrement blancs ; enfin sa maigreur effrayante lui donnait l'apparence d'un véritable squelette.

Le malheureux ne faisait aucun mouvement ; seuls les yeux grands ouverts, brillants de fièvres, annonçaient que la vie n'avait pas encore tout à fait abandonné ce corps décharné.

Geneviève qui accourait de toute la vitesse de ses vieilles jambes afin de lui arracher les yeux, disait-elle, fut prise elle-même de pitié. Elle se tut et ne gronda pas.

M. Dalmon se baissa vers lui, et, lui touchant l'épaule :

— Reynard ! appela-t-il.

Le moribond tourna lentement la tête vers celui qui l'interpellait, et le fixa de son regard étrange ; mais il resta muet.

— Q'est devenu *Le Sirius* ? demanda M. Dalmon.

Ce nom sembla réveiller les souvenirs du misérable. Il se redressa à demi et, étendant la main dans la direction de l'Océan :

— Là-bas ! articula-t-il d'une voix rauque.

— Et la valise ? continua M. Dalmon.

Raynard recommença son geste.

— Dans la mer ! répondit-il d'une façon à peine intelligible.

Puis il laissa retomber lourdement sa tête sur le sol.

Le docteur essaya de le ranimer en lui administrant un cordial. Mais il était trop tard. L'effort qu'il avait fait pour répondre aux questions de M. Dalmon avait achevé de lépuiser.

Il vécut encore quelques heures, mais sans pouvoir prononcer une parole, et après deux ou trois spasmes, il expira entre les bras du docteur et de la vieille bonne qu'il avait voulu tuer.

Geneviève murmurait :

Le malheureux, le malheureux. Il a été bien puni. Maintenant, que Dieu ait pitié de lui !

### XVIII

#### L'AGONIE

Après avoir acquis la certitude que le fruit de son crime lui échappait, Reynard, comme nous l'avons vu, était tombé sans connaissance sur la plage. Ce fut seulement au bout d'un temps assez long qu'il reprit ses sens.

La nuit était venue, l'obscurité la plus profonde régnait autour de lui.

Il éprouvait une sensation de froid qui le pénétrait jusqu'aux moelles, et dont il ne put d'abord s'expliquer la cause.

Pourtant, au bout de quelques instants, il s'aperçut, en étendant les bras, qu'il était presque complètement environné d'eau.

La mer, en montant, l'avait atteint peu à peu et c'était, sans nul doute, le contact de l'eau qui l'avait ranimé.

En même temps qu'il faisait cette constatation, le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à l'esprit avec une netteté aiguë, et il eut un moment la pensée d'attendre là, couché sur le sable, que les vagues l'eussent recouvert tout entier ; l'instinct de la conservation l'emporta.

Il fit un effort pour se soulever et parvint à se traîner sur le rivage, à l'abri des atteintes du flot.

Il passa une nuit terrible. Ses membres lui semblaient comme brisés, un cercle de fer lui enserrait les tempes qui battaient à se rompre ; par intervalles, des douleurs fulgurantes, sans siège déterminé, mais d'une intensité inouïe, le faisaient sursauter.

Toutefois, la souffrance physique n'était rien à côté des tortures morales qu'il éprouvait.

Au désespoir que lui causait la perte de la fortune si ardemment convoitée, au remords d'avoir commis un crime inutile, s'ajoutait la terreur que lui inspirait le lendemain.

Qu'allait-il devenir sur cette plage déserte, seul et dans l'état où il se trouvait ? En supposant même que sa vigoureuse constitution parvint à triompher promptement de la maladie, ou irait-il ensuite ?

Avant l'événement qui avait amené la ruine de ses espérances, il comptait, une fois à terre gagner le port le plus voisin, où, grâce à son or, il aurait frété un navire pour prendre immédiatement le large.

(A suivre)